



Recherches & Travaux

81 | 2012

Pouvoirs du mythe dans les littératures francophones
du Maghreb et du Machrek

Antigone : présence du mythe dans *Loin de Médine* d'Assia Djebar

Amira Souames



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/543>
ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2012
Pagination : 53-61
ISBN : 978-2-84310-238-7
ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Amira Souames, « Antigone : présence du mythe dans *Loin de Médine* d'Assia Djebar », *Recherches & Travaux* [En ligne], 81 | 2012, mis en ligne le 30 juin 2014, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/543>

Ce document a été généré automatiquement le 7 septembre 2020.

© Recherches & Travaux

Antigone : présence du mythe dans *Loin de Médine* d'Assia Djébar

Amira Souames

- 1 Assia Djébar publie en 1991, dans l'urgence, *Loin de Médine*¹. Elle abandonne pour un temps son quatuor² et se lance dans une entreprise de lecture historique. Pour cela, elle remonte dans la mémoire collective musulmane, jusqu'après la mort du Prophète :

J'écrivais donc *Loin de Médine*, narration à plusieurs niveaux pour me rapprocher de « ce vieux temps remis debout » mais pour me rapprocher aussi des passions de la parole libre et multiple des femmes de Médine, humbles ou connues mais transmettrices et actrices de cette Histoire islamique ». (*LM*, p. 6)

En analysant les récits historiques, elle découvre un nombre impressionnant de femmes actives dans la vie politique de l'époque :

Les personnages féminins se multiplièrent, jusqu'à arriver au nombre de trente-trois, tandis qu'au début je croyais ne trouver que quelques femmes. À la fin j'y mis des femmes connues de tous les musulmans mais aussi des femmes anonymes³.

Dans *Loin de Médine*, ces femmes si remarquables, Assia Djébar, en tant qu'historienne et romancière, les enlève à la tradition pour leur conférer une véritable dimension mythique grâce à l'introduction de références multiculturelles : elle réécrit, réinvente ces héroïnes d'après les modèles qu'elle emprunte à la mythologie grecque ou biblique (la reine yéménite est comparée à une Judith imparfaite !).

- 2 Dans notre roman, *Loin de Médine*, nous nous intéresserons à une de ces héroïnes : Fatima, personnage qui permet de mettre en évidence le double processus d'historisation et de mythologisation des sources religieuses. Fatima, la fille du Prophète, est ainsi comparée à Antigone, la célèbre héroïne de la mythologie grecque :

[...] Irruption sur l'avant-scène de Fatima, fille du Prophète, en véritable Antigone avec sa voix de la douleur, de la colère lucide et amère, de la protestation véhémement de toutes les femmes à travers elle ! (*LM*, p. 6)

- 3 On sait que la figure d'Antigone a été maintes fois reprise dans la littérature jusqu'au ^{xx}e siècle. Depuis Sophocle (441 av.J.-C.), elle pose un problème essentiel pour la société : celui des règles qui la régissent, de ses valeurs et donc du droit et des fondements des lois. Les reprises⁴ les plus importantes d'Antigone se sont faites

essentiellement dans des contextes de crise du pouvoir politique. Ainsi, au ^{xx}^e siècle, pendant les guerres mondiales, Brecht et Anouilh abordèrent de façon plus au moins explicite les problèmes liés à l'Occupation et à la Résistance dans deux pièces restées au répertoire. On se propose dans cet article d'analyser comment Assia Djébar se réapproprie cette figure mythique si ancienne et en renouvelle la lecture, en la confrontant à la tradition islamique, au moment où l'Algérie entre dans sa décennie noire.

Fatima : une Antigone arabe ?

- 4 L'auteure a clairement recours à la figure mythique d'Antigone, fille d'Œdipe⁵. Cette héroïne défendait en Grèce antique les lois non écrites du devoir moral contre la fausse justice de la raison d'État. Antigone, au début de la tragédie de Sophocle, est une jeune enfant toute dévouée à la cause paternelle, non par politique ou par esprit de révolte : elle n'aide pas un homme opposé au pouvoir, mais elle agit par affection filiale. Antigone trouve alors toutes les attitudes qui vont lui permettre de faire face aux attaques de Créon qui voudrait bien la voir crier grâce. Sublime devant la mort qu'elle accueille comme une libération, toute son attitude est grandiose et inspire le respect de tous, même celui du Chœur des vieillards, si inflexible à son égard.
- 5 De la même manière qu'Antigone et sa lutte contre l'injustice des hommes, Fatima, la fille du Prophète, s'impose aux hommes dans *Loin de Médine*, pour permettre aux femmes d'obtenir leur part d'héritage. La ressemblance entre Fatima et Antigone est revendiquée par Assia Djébar non seulement dans les commentaires qu'elle donne de son œuvre, mais aussi à travers le titre du chapitre : « Celle qui dit non à Médine ». Antigone est aussi celle qui dit non. Mais s'agit-il du même non ? S'agit-il de la même contestation ? Contre qui contestent-elles ? Et pourquoi ?
- 6 Une première réponse s'impose : ces deux figures contestent au nom des valeurs familiales. Antigone, tout d'abord, désobéit à l'édit de Créon en rendant hommage au corps de son frère Polynice :

Tombeau, ma chambre nuptiale, mon éternelle prison dans la terre ! Je vais y trouver les miens [...] Je nourris l'espoir que, là-bas, ma venue sera chère à mon père, et à toi aussi, mère chérie, et à toi, frère bien-aimé ! Quand vous êtes morts, je vous ai lavés de mes mains, je vous ai parés, j'ai versé sur votre tombe les libations. Et aujourd'hui, Polynice, pour avoir pris soin de ta dépouille, tu vois mon salaire. (Ag, p. 90-91)

De même, elle sauve sa sœur Ismène accusée par Créon d'être sa complice :

Ne te mets pas en peine de moi, assure ta vie. Non, je ne partagerai pas ma mort avec toi. Ne t'approprie pas un ouvrage auquel tu n'as pas travaillé. Que je meure moi, ce sera bien. (Ag, p. 82)
- 7 Fatima, dans le sillage d'Antigone, va vivre un destin à la fois exceptionnel et tragique. Elle va se dresser contre tout le monde et refuser ainsi de souscrire aux lois des hommes de Médine concernant son héritage. Mais Fatima se présente aussi comme la fille de son père, celle qui aurait dû continuer l'héritage paternel dont elle défend la mémoire et la parole. Il y a dans *Loin de Médine* une scène tout à fait remarquable que la narratrice reconstruit à partir d'un hadith. Cette scène se déroule sous les yeux d'Aïcha, assez éloignée pour n'être que spectatrice. Fatima se tient près de son père qui lui parle, l'écoute et fond en larmes. Tous deux pleurent ensemble mais dès que le Prophète parle à nouveau, elle rit et il rit avec elle : « Père et fille dans les larmes, puis

dans l'égouttement pour ainsi dire du bonheur survenant, fusant enfin de toutes parts. » (LM, p. 62) Quand plus tard Aïcha l'interroge, Fatima lui raconte : « Il m'a annoncé d'abord qu'il nous quitterait sous peu ! Il m'a ensuite révélé que de tous ses proches, ce serait moi qui le suivrais dans la mort peu de temps après ! » (LM, p. 63) Fatima attend donc la mort dans une sérénité illuminée par l'espoir de retrouver bientôt son père.

- 8 Mais les deux figures Antigone et Fatima ne se limitent pas à ce champ familial. Elles défendent également une certaine légitimité du pouvoir et, de ce fait, deviennent des héroïnes parce que leurs destins individuels atteignent une dimension collective. Les tragédies sont généralement caractérisées par des personnages aux prises avec des forces supérieures — souvent des dieux — et ne parvenant pas à échapper à leur destin. Dans le roman *Loin de Médine*, le récit concernant Fatima s'apparente à une tragédie ; il est possible d'établir un lien avec l'*Antigone* de Jean Anouilh, tant les deux femmes que sont Fatima et Antigone montrent une force de caractère hors du commun. Mais on constate également des parentés de structure entre les deux œuvres. Dans le chapitre « La fille aimée » qui sert de prologue au chapitre « Celle qui dit non à Médine », nous trouvons la présentation détaillée de Fatima, de ses enfants, de son mari, mais aussi et surtout de la relation qu'elle entretenait avec son père le Prophète. Tout cela présente une vision complète de sa vie, puisque les premières phrases du chapitre annoncent sa mort : ce que nous lirons par la suite sur Fatima sera conditionné par le fait qu'elle va mourir bientôt. Or, dans l'*Antigone* d'Anouilh, le prologue n'a d'autre rôle que de présenter les personnages, dont Antigone, qui s'apprête, elle aussi, à mourir : « Elle pense qu'elle va mourir, qu'elle est jeune et qu'elle aussi, elle aurait bien aimé vivre. Mais il n'y a rien à faire. Elle s'appelle Antigone et il va falloir qu'elle joue son rôle jusqu'au bout⁶... »
- 9 Le désir d'aller jusqu'au bout est perceptible tout au long du récit, tout au long du discours face à l'assemblée des croyants, face à Abou Bekr ; rien ni personne ne peut faire fléchir Fatima, sûre de son bon droit — comme rien ne peut détourner Antigone de son devoir. L'attitude qu'elle adopte est d'ailleurs révélatrice de cette détermination : « Fatima arrive devant Abou Bekr, revendicative » (LM, p. 79) ; elle est impassible face aux pleurs, elle reste immobile face à la foule. Dans l'histoire d'Antigone, comme dans celle de Fatima, ce n'est pas un arrêté divin contre lequel vont se battre ces héroïnes, mais une loi faite par les hommes. L'indignation des deux femmes va naître d'un manque, d'un interdit : d'un côté, l'interdiction de rendre les honneurs funèbres à un frère, de l'autre, l'impossibilité de recevoir les biens ayant appartenu à un père. Leur position de femmes rendra leur tâche beaucoup plus ardue, car elles ne seront pas écoutées, d'où la nécessité pour elles d'aller jusqu'au bout. Les pourparlers et la diplomatie — et par là même la demi-mesure — sont l'apanage des hommes. La femme ne fait entendre ses idées que par l'absolu : « Comprenant que “leur” loi sera implacable face à elle, elle ne se résigne pas, non. Elle a hâte de recourir à Dieu. Elle a hâte de mourir. Et elle meurt de ce “non” incessant, inlassable, à la loi de Médine » (LM, p. 87). De même, Antigone déclare : « Moi, je peux dire “non” encore à tout ce que je n'aime pas et je suis seul juge. Et vous, avec votre couronne, avec vos gardes, avec votre attirail, vous pouvez seulement me faire mourir, parce que vous avez dit “oui” » (Ag, p. 80). Le jour de la mort de Fatima, cette petite sœur d'Antigone, la narratrice de *Loin de Médine* reconstitue dans sa bouche ces paroles révélatrices qui rappellent le lyrisme de la tragédie de Sophocle :

Je sens que je me détache enfin de votre monde et que je vais être débarrassée de tous vos hommes ! Car j'ai été tellement témoin de leurs écarts, car j'ai eu tant d'occasions de les sonder que je les repousse enfin tous désormais ! Dorénavant, comme ils me paraissent lourds tous ces hommes en foule à l'opinion indécise ! (LM, p. 86)

- 10 En comparant Fatima à Antigone, Assia Djebar la réinscrit dans la grande lignée des femmes exceptionnelles et au message intemporel. Fatima-Antigone retrouve ainsi sa place au sein de la tradition religieuse mais aussi dans la littérature et dans l'imaginaire arabes. Plus qu'un personnage historique, elle s'élève au rang de modèle. Les voix de Fatima et d'Antigone sont celles d'un combat pour le triomphe de la justice et des valeurs divines. La notion de liberté pour Fatima prend donc tout son sens ; elle ne se montre pas dans ses gestes, ni dans ses déplacements, mais dans ses paroles et dans ses décisions. Fatima est restée libre parce qu'elle a dit « non ». Fatima est un personnage qui va jusqu'au bout de ses convictions, comme une nouvelle Antigone. La toute puissance de ce simple mot (« non ») correspond chez les deux héroïnes à une appropriation de la parole. Qui parle en Grèce et à Médine dans l'espace public ? C'est naturellement aux hommes qu'appartient la maîtrise du verbe. En osant dire « non », les deux héroïnes ouvrent la porte du langage, du discours, de la littérature. En s'adressant au peuple de Thèbes et de Médine, en osant sortir de la réserve propre à leur sexe, Antigone et Fatima s'emparent d'une arme jusque-là réservée aux hommes et aux puissants. En accédant au langage public, les deux héroïnes tendent la main à Assia Djebar, intellectuelle, historienne, romancière, qui veut, elle aussi, par l'écriture et la littérature faire entendre la voix des sans voix.

Le discours épидictique : paroles entre éloge et blâme

- 11 Le discours que véhiculent les deux héroïnes contestatrices leur est commun : c'est le discours épидictique. Puisant dans l'immense réservoir à la fois antique et arabe, la romancière a recours à ce genre oratoire ; dans les deux sociétés, il était fréquemment prononcé en place publique. Dans la partie intitulée : « Celle qui dit Non à Médine », on trouve la défense d'une parole-acte forte, parfois à la limite de la démesure, de l'excès, une parole contre (la communauté de Médine) et une parole pour (en faveur du Père de Fatima). Quant au discours d'Antigone, il commence par un cri de révolte de l'héroïne, un cri de ralliement, de résistance à la loi de Créon :

[...] tout ce que tu dis m'est odieux — je m'en voudrais du contraire — et il n'est rien en moi qui ne te blesse. En vérité, pouvais-je m'acquérir plus d'honneur qu'en mettant mon frère au tombeau ? Car la tyrannie, entre autres privilèges, peut faire et dire ce qu'il lui plaît. (Ag, p. 18)

Ce cri de douleur et de révolte trouve un écho dans la parole de Fatima qui à travers ses diatribes renforce ce « non » (avec l'aide de la narratrice qui le prolonge jusqu'à nous) :

Ce non Fatima va le reprendre renforcé, multiplié non certes pour sa défense de femme [...]. Elle va dire « Non » pour tous, pour Ali, pour ses enfants, pour sa famille, pour tous les aimés du Prophète, un « Non » en plein cœur de Médine, un « Non » à la ville même du Prophète. (LM, p. 79)

- 12 Le « Non » de Fatima est brandi pour revendiquer sa liberté. Il ouvre, paradoxalement, la voie à l'affirmation de soi, il est le reflet d'une parole singulière qui refuse toute imposition. Fatima, comme Antigone réclame le droit à la douleur, une douleur immense, insupportable ; elle va s'opposer au nom de sa souffrance, aux lois de la cité :

Quand, se taira-t-elle la fille du Messager, la fille aimée ? Maintenant qu'il est mort, pourquoi ne pleure-t-elle pas simplement en silence, abandonnée à la volonté de Dieu, comme les autres. (LM, p. 62)

- 13 Mais le cri ou un simple monosyllabe ne suffisent pas. Pour se libérer, pour faire des mots un pouvoir, les deux héroïnes développent de véritables discours, accèdent à la maîtrise de la rhétorique, comme n'importe quel homme s'adressant aux autres devant l'assemblée. Nous voyons que la tonalité pathétique domine ces discours manifestant les sentiments de douleur que Fatima et Antigone extériorisent à travers leurs paroles. Le discours pathétique appelle une réaction, la compassion, et c'est ainsi que la parole devient action. Il est évident que Fatima à travers ces vers veut faire entendre sa propre voix :

Oh terre de mon père, hélas, laisse-moi te humer !
car je hume ainsi le parcours de la peine
qui s'ouvre devant moi.
[...] Or comment ne pas convenir
Que c'est mon Père à moi, non le vôtre ! (LM, p. 80)

Quant à Antigone, elle interpelle son auditoire sur un ton tout aussi pathétique :

Regardez, citoyens de ma patrie sur mon dernier chemin
Je m'avance, et je vois
Mon dernier soleil [...]
O ville, ô de ma ville
Opulents citoyens,
[...] Je n'aurai pas eu même un pleur de mes amis
Au moment où je pars — de quelles lois victime. (Ag, p. 88-89)

Dans ces deux passages, où les verbes d'action l'emportent sur les verbes d'état, le « dire » est une force contre l'injustice.

- 14 Mais à côté de ce ton pathétique et accusateur, les héroïnes savent aussi faire entendre une voix qui magnifie et loue :

Louange à Dieu, que la paix soit sur lui et sur son Prophète !
Gloire à Dieu ! Notre rencontre se fera devant lui à l'heure de la résurrection ! [...].
Louange à Dieu, le Dieu de la vérité. (LM, p. 81)

Ces éloges, proferés par Fatima et Antigone, à la fois sincères et tactiques, constituent un autre moyen pour accentuer le blâme adressé à leurs communautés respectives.

Fatima ne tarde pas à interpeller son auditoire sur un ton polémique :

Dites-moi, Ô croyants, quel est ce retard à me porter secours, quel sentiment vous habite au point que vous assistiez, le cœur tranquille, à ma dépossession... ? [...] Est-ce que vous allez changer d'opinion comme vous changez de vêtements ? Est-ce bien vous qui avez affronté hier les difficultés les plus graves. Est-ce vous qui avez combattu dans les batailles les plus sanglantes ? Qu'étiez-vous donc ? Vous vous trouviez au bord du trou ! Et vous restez là ! (LM, p. 82-83)

- 15 Quant à Antigone, elle trouve en elle la ressource d'affirmer sa dignité à chaque épreuve et à chaque combat :

Le Coryphée :
Par quel prodige... Non, je n'ose en croire mes yeux, mais comment nier que c'est ma petite fille Antigone que j'aperçois ? Ah ! Malheureuse, digne fille du malheureux Œdipe, se peut-il ? Est-ce bien toi qu'on amène rebelle aux ordres du prince ?
Antigone :
Quand on vit au milieu des maux, comment n'aurait-on pas avantage à mourir ?
Non, le sort qui m'attend n'a rien qui me tourmente. Si j'avais dû laisser sans sépulture un corps que ma mère a mis au monde, je ne me tourmenterais plus de

rien.

Et vous restez là ! (Ag, p. 77)

Le lexique utilisé dans ces deux passages est placé sous le signe d'une totale subjectivité. En effet, ces passages regorgent d'invectives et mises en cause directes accentuées par des modalités expressives : exclamatives, impératives et surtout interrogatives. Les discours de ces deux héroïnes montrent la fréquence de la prise de position et la force du dire comme de l'agir.

- 16 On retrouve une autre caractéristique du genre épideictique : la présence de la description qui entrecoupe ces discours, à la fois chez Fatima et chez Antigone. La description de Fatima dans *Loin de Médine* est menée à travers la voix de la narratrice : « Elle restait immobile face à eux, le corps enveloppé de ses voiles blancs et son visage pâle, osseux, tout animé » (LM, p. 82). Tandis qu'Antigone est décrite par la voix du Coryphée :

La fille de Tantale,
Pareille au lierre qui s'attache,
Une écorce de pierre emprisonna ses membres ;
Sur sa chair épuisée,
On dit que sans relâche
La pluie et la neige font rage. (Ag, p. 89)

La description s'ajoute aux paroles des héroïnes pour mieux informer, convaincre, faire adhérer le lecteur à ces voix de la contestation et l'intégrer comme membre actif de ce discours épideictique : qu'il s'identifie, pleure avec elles, dénonce, partage, s'indigne en chœur, qu'il soit dans la nécessité de poursuivre l'action entreprise par ce discours.

- 17 Ce « non » de Fatima qu'elle va s'entêter à dire, ce « non » né de la bouche d'Antigone, Assia Djebar s'en saisit, se l'approprie dans son corps et dans son esprit. Dire « non », c'est, pour Assia Djebar, s'inscrire dans une longue lignée de femmes, qui, pour préserver leur identité se sont élevées contre le pouvoir. Au moment où l'Algérie s'enfonce dans le terrorisme, où l'islamisme dénature l'islam, Assia Djebar interrompt son quatuor pour se tourner vers Médine, la vie du Prophète et des femmes qui l'ont entouré et soutenu. Le projet de la romancière est clair (et chacun l'a souligné) : montrer que les femmes ont joué un grand rôle dans la naissance de l'islam, que leur place est au cœur même de la société et non seulement dans la maison. Mais cette prise de position très générale ne doit pas faire oublier que la liberté des femmes comme celle de tout être humain passe par la maîtrise du oui et du non, c'est-à-dire au-delà de ces simples mots, par la maîtrise de la parole et du discours. Antigone et Fatima agissent matériellement : elles s'expriment par leur corps, recouvre pour l'une le cadavre d'un frère, embrasse tendrement un père qui va mourir pour l'autre ; mais Assia Djebar nous rappelle avec insistance que l'accès au verbe figure comme la voie royale pour s'émanciper de l'aliénation politique et masculine. Antigone et Fatima osent prendre la parole (en donnant au verbe prendre toute la force de son double sens). Héritière de cette longue lignée, Assia Djebar affirme avec fermeté le pouvoir des écrivains sur le monde et le droit qu'ont les femmes d'apporter leur indispensable contribution à la littérature.

NOTES

1. Le roman *Loin de Médine* a été écrit suite aux événements d'octobre 1988. *Loin de Médine* (Albin Michel, 1991) et *Antigone* de Sophocle (*Théâtre complet*, trad. de R. Pignarre, 1964) seront désignés respectivement par LM et Ag dans les références après les citations.

2. Le « Quatuor » est un projet de quatre livres, tout à la fois historiques et autobiographiques, qu'A. Djebar a commencé avec *L'Amour, la fantasia* (J.-Cl. Lattès, 1985). Les volumes suivants sont *Ombre sultane* (J.-Cl. Lattès, 1987), *Vaste est la prison* (Albin Michel, 1995), *Le Blanc d'Algérie* (Albin Michel, 1996).

3. S. Thouraïa, « Un entretien avec Assia Djebar », *Algérie actualités*, 29 mars-4 avril 1990.

4. De Robert Garnier à Jean Cocteau, de Vittorio Alfieri à Bertolt Brecht, en passant par Hegel, Péguy, Anouilh : ils sont des dizaines à avoir interprété et revisité la pièce de Sophocle, le plus souvent en faveur de l'héroïne Antigone.

5. Antigone est la fille d'Œdipe et de Jocaste. Après le duel entre ses deux frères, elle brave l'interdiction de son oncle Créon et donne une sépulture à Polynice : elle est enterrée vivante. Hémon, son fiancé et le fils de Créon, se tue. Antigone symbolise le conflit entre les valeurs de la cité et celles de l'individu.

6. J. Anouilh, *Antigone*, La Table ronde, 1946, p. 9-10. Le chapitre « La fille aimée » semble faire figure de prologue au chapitre suivant intitulé « Celle qui dit non à Médine ». Or, comme dans le prologue d'Antigone (« Antigone, c'est la petite maigre qui est assise là-bas, et qui ne dit rien. » [*ibid.*, p. 9]), la figure de Fatima se détache du décor : « Fatima, fille du Prophète, avance au premier plan du théâtre islamique également comme épouse et mère de trois martyrs » (LM, p. 59). En outre, le terme « théâtre » rejoint l'expression « tragédienne » dans la phrase : « elle les [ces retournements dans le ton] maîtrisait en tragédienne à l'art consommé » (LM, p. 81).

AUTEUR

AMIRA SOUAMES

Université de Msila